



HAL
open science

Sagas et lettres du Nord. L'apport de Régis Boyer aux études scandinaves

Antoine Guémy, François Emion, Pierre-Brice Stahl, Sylvain Briens

► To cite this version:

Antoine Guémy, François Emion, Pierre-Brice Stahl, Sylvain Briens. Sagas et lettres du Nord. L'apport de Régis Boyer aux études scandinaves. *Etudes Germaniques*, 2019, Les sagas médiévales. Hommage à Régis Boyer, 2 (294), pp.135-150. hal-02313878

HAL Id: hal-02313878

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02313878>

Submitted on 11 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Antoine GUÉMY
François ÉMION
Pierre-Brice STAHL
Sylvain BRIENS*

Sagas et lettres du Nord L'apport de Régis Boyer aux études scandinaves

Régis Boyer has played a key role in the development of research and teaching of Scandinavian studies in France. Through a reflection on the medieval genre of the saga, a presentation of its different categories and an opening on the notion of saga through the history of literature, this article pays tribute to the immense work carried out by Régis Boyer to make French readers discover and love Nordic literature, and to initiate students in the richness of a field of study comprising Danish, Finnish, Icelandic, Norwegian and Swedish literatures as well as medieval, modern and contemporary cultural history of the Nordic countries.

Régis Boyer a joué un rôle primordial dans le développement de la recherche et de l'enseignement des études scandinaves en France. Par une réflexion sur le genre médiéval de la saga, une présentation de ses différentes catégories et une ouverture sur la notion de saga à travers l'histoire de la littérature, cet article rend hommage à l'immense travail réalisé par Régis Boyer pour faire découvrir et aimer les lettres du Nord aux lecteurs français et pour former les étudiants à la richesse d'un champ d'étude touchant aux littératures danoise, finlandaise, islandaise, norvégienne et suédoise ainsi qu'à la civilisation scandinave médiévale, moderne et contemporaine.

* Antoine GUÉMY, Maître de conférences à Sorbonne Université. Centre Universitaire Malesherbes 108 boulevard Malesherbes F-75850 PARIS; *courriel* : ant.guemy@gmail.com; François ÉMION, Maître de conférences à Sorbonne Université. Centre Universitaire Malesherbes 108 boulevard Malesherbes F-75850 PARIS; *courriel* : ffrem@aol.com; Pierre-Brice STAHL, Maître de conférences à Sorbonne Université. Centre Universitaire Malesherbes 108 boulevard Malesherbes F-75850 PARIS; *courriel* : pierrebricestahl@gmail.com; Sylvain BRIENS, Professeur à Sorbonne Université. Centre Universitaire Malesherbes 108 boulevard Malesherbes F-75850 PARIS; *courriel* : sylvain.briens@gmail.com

Introduction

Pourquoi faut-il lire les Lettres du Nord?

Tel est le titre d'un des derniers essais publié par Régis Boyer.¹ La question mérite en effet d'être posée, mais il y a une sorte de paradoxe à ce qu'elle l'ait été par un homme qui a passé plus d'un demi-siècle de sa vie à traduire et commenter cette littérature, et au-delà, la culture scandinave, du plus lointain Moyen Âge à nos jours... Le nom de Régis Boyer est désormais, surtout maintenant que sa voix s'est tue – le plus souvent associé dans le grand public, à la notion de « saga », sans que ce même grand public sache d'ailleurs bien précisément à quoi cela fait référence. Derrière le mot « saga », beaucoup imaginent, une littérature mythique et fort ancienne particulière au Nord, et se situant dans les champs incertains entre écriture et oralité. Si ce flou artistique des consciences a assuré un succès certain au genre, et permis – en grande partie du reste grâce à Régis Boyer lui-même – une diffusion plus large de cette littérature – à travers la prestigieuse édition de la *Pléiade* par exemple, il n'en demeure pas moins cependant qu'il y a là certainement un malentendu sur l'objet même pour la plupart des non-spécialistes.² C'est cet objet, les sagas médiévales, qui regroupe les études de ce numéro et qui nous sert de prisme d'analyse dans cet article à « huit » mains pour présenter le parcours de Régis Boyer et son apport aux études scandinaves.

Régis Boyer *in memoriam*...

Rappelons en premier lieu quelques éléments de biographie. Régis Boyer est né à Reims en 1932. Vingt ans plus tard, il est étudiant de Lettres à l'Université de Nancy et obtient l'agrégation de Lettres Modernes. Entre-temps il suit, par intérêt, les cours de Maurice Gravier, alors jeune professeur d'allemand qui venait d'obtenir un poste à Nancy et inaugurerait un cours d'initiation au scandinave. C'est sous sa houlette que sa « curiosité s'est éveillée aux choses du Nord ».³

1. *Pourquoi faut-il lire les Lettres du Nord?*, Paris : Les Belles Lettres, 2013.

2. Régis Boyer : *Sagas islandaises*, Paris : Gallimard (= Bibliothèque de la Pléiade), (n° 338), 1987 (rééd. 1994).

3. Régis Boyer : *Au nom du Viking. Entretiens avec Jean-Noël Robert*, Paris : Les Belles Lettres, 2002, p. 26.

Il est important de souligner que la naissance des études scandinaves à l'Université française, et plus particulièrement en 1909 à la Sorbonne avec la création de la première chaire d'études scandinaves, s'inscrit dans le sillage de l'étude de la grammaire comparée des langues européennes. Le norrois intéressait les linguistes dans la mesure où il servait de l'un des comparants essentiels dans le comparatisme entre les langues. Ferdinand de Saussure s'intéressait au norrois et il donna les premiers cours de norrois à l'École Pratique des Hautes

À l'automne 1955, la guerre d'Algérie vient happer ce jeune érudit, heurtant ses convictions philosophiques et antimilitaristes. Une fois démobilisé, il aspire à quitter la France pour aller enseigner en Scandinavie. C'est cependant à Łódź, en Pologne, qu'il obtient son premier poste. Si cette destination n'était pas celle dont il avait rêvé, bien que son arrière-grand-oncle, Paul Boyer, ait été, comme il aimait le rappeler, l'un des fondateurs de la slavistique française, elle lui donne toutefois l'occasion de rencontrer sa future épouse, Marie-Rose, avec qui il fondera une famille, forte de sept enfants... Suivront Reykjavík, Lund et Uppsala où il va diriger, une génération après Georges Dumézil et une dizaine d'années après Michel Foucault, la Maison de France... Au total, sept ans passés en Suède, dont les bibliothèques universitaires seront mises à profit pour la rédaction d'une thèse consacrée à *La Vie religieuse en Islande entre 1116 et 1264, d'après la Sturlunga saga et les sagas des Évêques*.⁴ Après l'obtention de son doctorat, à l'automne 1970, il est nommé, grâce à Maurice Gravier, maître de conférences à la Sorbonne, puis quatre ans plus tard, professeur. Une sorte de vertige le saisit alors face à l'ampleur de la tâche qui l'attend et à l'ambition qu'il nourrit de promouvoir cette culture nordique encore si méconnue en France. La lecture des pages, écrites avec le recul d'une génération, sur ces années, donne, en en restituant l'émotion, la mesure de cette sensation « d'état d'ivresse dans lequel [il s'est] trouvé alors » :

Et je me rappelle fort bien avoir connu une sorte d'état d'ivresse, qui, en un sens, n'a pas totalement disparu. Donc, il fallait faire découvrir, en profondeur, scientifiquement si l'on ose dire, les langues, les littératures et la très chère « civilisation ». Je dressai une sorte de bilan provisoire des investigations à entreprendre [...]. Et là se situe l'ivresse : je n'avais pas encore quarante ans... Il y avait au moins six langues à aborder [...], quatre histoires souvent imbriquées, certes, mais fort jalouses de leurs spécificités, quatre littératures d'une formidable richesse bien qu'à peu près totalement inconnues chez nous...⁵

Ces quelques lignes témoignent de l'enthousiasme qui l'animait alors et qui à vrai dire, l'a inspiré jusqu'à la fin. Mais cet enthousiasme ne serait resté qu'un vœu pieux si Régis Boyer n'avait pas été un travailleur acharné et infatigable. Il s'agissait non seulement d'enseigner la chose scandinave,

Études. Le comparatisme en histoire des religions prit le relais et suscita un intérêt toujours plus fort pour les textes de l'Islande médiévale, principalement les sagas et les Eddas, que l'on comparait alors aux textes védiques dans le but d'établir les points communs d'une mythologie indo-européenne. Comment ne pas nommer ici Georges Dumézil, qui fut lecteur de français à Uppsala, comme le sera plus tard Régis Boyer, et qui étudia tout au long de sa carrière intellectuelle la mythologie eddique ?

4. Il s'agissait d'une thèse de doctorat d'État, genre disparu depuis, accompagnée d'une thèse secondaire sur *Le Mythe viking dans les lettres françaises*. Les deux travaux seront publiés par la suite : *La Vie religieuse en Islande (1116 et 1264) d'après la Sturlunga saga et les sagas des Évêques*, Paris : Fondation Singer-Polignac, 1979 ; *Le Mythe viking dans les lettres françaises*, Paris : Éditions du Porte-Glaive, 1986.

5. *Au nom du Viking* (note 3), p. 49.

« ce champ vierge à défricher puis ensemercer », mais également de mener en ce domaine une activité de chercheur, de la vulgariser afin de sensibiliser un public largement ignorant du monde nordique, et aussi, d'inscrire les études scandinaves dans un cadre institutionnel... Car lorsqu'il est nommé à la Sorbonne, on y enseigne bien sûr le danois, l'islandais, le norvégien et le suédois, ainsi que la culture scandinave, mais sous la forme d'enseignements « mineurs », c'est-à-dire hors d'un cursus constitué. Il est important de mentionner l'effort considérable de Régis Boyer pour structurer les études scandinaves à la Sorbonne entre 1971 et 2001.⁶ Il va ainsi s'appliquer à mettre sur pied une licence de langues et civilisation scandinaves, assortie d'une maîtrise (devenue par la suite master) et d'un doctorat, permettant ainsi d'offrir une formation spécifique complète. Cette situation va incontestablement créer une dynamique bénéfique en permettant la formation de spécialistes de langues et civilisation nordiques et en incitant des étudiants à s'engager jusqu'au doctorat. Dès lors, le nombre de thèses va sensiblement augmenter; Régis Boyer en dirigera pour sa part une trentaine, dont les auteurs obtiendront souvent par la suite un poste à l'université.⁷ Dans les années 1980, Régis Boyer va poursuivre ce travail en amont, devenant le premier chargé de mission pour les langues scandinaves à l'Inspection générale de l'éducation nationale (IGEN) et permettant ainsi de réguler l'enseignement du danois, du norvégien et du suédois dans le secondaire ainsi que d'assurer la disponibilité de ces langues aux épreuves du Baccalauréat; il va même instaurer un CAPES réservé dont il existe quelques titulaires...

L'apport le plus remarquable de Régis Boyer est sans conteste son travail d'écriture. Sa bibliographie est forte de plus de huit cent titres (en comptant il est vrai quantité d'articles de vulgarisation, de comptes rendus et de préfaces), ce dont il était particulièrement fier. Il a publié tout au long de sa carrière universitaire des ouvrages de synthèse, comme son *Histoire des littératures Scandinaves* ou *Les Vikings. Histoire, mythes, Dictionnaire* ainsi que de nombreuses monographies portant souvent sur son domaine de prédilection, la Scandinavie médiévale, et qu'il est impossible d'énumérer ici.⁸ Citons cependant, parmi bien d'autres, ses ouvrages sur les sagas islandaises, sur la poésie scaldique, sur la religion des anciens scandinaves ou sur l'Islande médiévale...⁹ Il a participé en

6. Voir Briens & Gadellii & Lehman & Maillefer (dir.) : *100 ans d'études scandinaves*. Actes du colloque « Centenaire de la fondation de la chaire de Langues et littératures scandinaves à la Sorbonne en 1909 ». Stockholm : Vitterhetsakademiens skrifter, 2012.

7. Sur cette question, on renverra à François Émion, « Les thèses d'études scandinaves à la Sorbonne et dans l'université française », *Cent ans d'études scandinaves. Centenaire de la fondation de langues et littératures scandinaves à la Sorbonne en 1999*, Stockholm : Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien, Konferenser 77, 2012, p. 107.

8. *Histoire des littératures scandinaves*, Paris : Fayard, 1996; *Les Vikings. Histoire, mythes, Dictionnaire*, Paris : Robert Laffont, Bouquins, 2008.

9. *Les Sagas islandaises*, Paris : Payot, 1978; *La Poésie scaldique*, Turnhout : Brepols, Typologie des sources du Moyen Âge occidental, fasc. 62.A-VII.B.2., 1992; *Yggdrasil. La*

outre à quantité d'ouvrages collectifs ; ainsi le *Dictionnaire des mythologies* paru en deux volumes sous la direction d'Yves Bonnefoy, les articles relatifs à la Scandinavie ancienne de l'*Encyclopædia Universalis* et quantité d'autres encore.¹⁰ Sa contribution la plus considérable est cependant l'immense travail de traduction d'œuvres de la littérature nordique. Les sagas, en premier lieu. Dès les années soixante, il a entrepris de publier en français les grands textes de l'Islande médiévale, parvenant même à les faire « entrer » dans la prestigieuse Bibliothèque de la Pléiade.¹¹ En 1974, il publie la traduction des textes de l'Edda poétique, assortis d'amples commentaires, mettant ainsi à la portée d'un public francophone les sources essentielles donnant à connaître les mythes nordiques.¹² En 2000, il traduit l'intégralité du *Livre de la colonisation de l'Islande*, dont il avait déjà procuré, en 1973, une traduction partielle.¹³ Dans les dernières années, il s'est consacré à la traduction de sagas légendaires, travaillant alors avec un éditeur toulousain.¹⁴ Mais en matière de littérature médiévale, sa plus grande réalisation est sans doute la parution de cette vaste compilation de sagas dites « de contemporains » [*samtíðarsögur*] regroupées sous le titre de *Saga des Sturlungar*, dont il avait une parfaite connaissance car ils avaient constitué l'une des sources principales de sa thèse sur la vie religieuse en Islande. Ce volume de près de huit cent pages est édité dans la collection « Classiques du Nord » qu'il avait créée et dirigeait aux Belles Lettres.¹⁵

Si Régis Boyer est toujours resté fidèle au domaine médiéval, il s'est également consacré à faire connaître les plus grands auteurs des lettres nordiques modernes : romans, théâtre, poésie ; là encore, son œuvre de traduction est considérable et il n'est guère possible ici d'en dresser une liste complète. Citons les grands auteurs que furent les norvégiens Tarjei Vesaas ou Knut Hamsun, dont les romans, initialement publiés chez Calmann-Lévy, ont été collectivement réédités.¹⁶ D'autres écrivains auront, grâce à lui, leur place dans la Bibliothèque de la Pléiade, aux Éditions Gallimard : Hans Christian Andersen, dont les œuvres paraissent en deux volumes, Henrik Ibsen et, pour finir, le philosophe danois Søren Kierkegaard, également en deux tomes, dont

Religion des anciens Scandinaves, Paris : Payot, 1981 ; *L'Islande médiévale*, Paris : Les Belles Lettres, 2001.

10. *Dictionnaire des mythologies*, Paris : Flammarion, 1981.

11. *Sagas Islandaises*, Paris : Gallimard, 1987.

12. *Les Religions de l'Europe du nord*, Paris : Fayard/Denoël, 1974. Les poèmes héroïques seront présentés à nouveau dans un ouvrage plus récent : *La saga de Sigurd ou la parole donnée*, Paris : Éditions du Cerf, 2007.

13. *Livre de la colonisation de l'Islande*, Turnhout : Brepols, 2000.

14. Plusieurs de ces textes ont paru indépendamment aux Éditions Anacharsis entre 2004 et 2010 avant d'être réédités dans un seul volume, avec d'autres sagas légendaires : *Sagas légendaires islandaises*, Toulouse : Anacharsis, 2012.

15. *La Saga des Sturlungar*, Paris : Les Belles Lettres, 2005.

16. *Knut Hamsun : Romans*, Paris : Le livre de poche, « La Pochothèque », 1999.

la parution sera toutefois posthume...¹⁷ Mais ces illustres publications n'épuisent pas le catalogue des dizaines d'auteurs traduits par Régis Boyer dans toutes les langues scandinaves. On peut encore mentionner les Islandais Halldór Laxness, Prix Nobel de littérature (1955), et Thor Vilhjálmsson ou le grand dramaturge suédois August Strindberg. Au-delà du nombre, il est opportun de rappeler que Régis Boyer fut un grand traducteur et que, s'il a collaboré avec les grandes maisons d'éditions, il n'hésitait pas à confier ses textes à des éditeurs bien plus modestes. Cela vaut également pour ses articles. Il était régulièrement sollicité par des revues littéraires pour une contribution ou pour coordonner un numéro spécial consacré au Nord, mais il acceptait volontiers, sans le moindre mépris, de publier dans de modestes, voire improbables périodiques... L'essentiel était pour lui d'écrire et de faire connaître le monde scandinave, de transmettre son savoir et sa passion. Parmi les revues auxquelles il collaborait régulièrement, citons *Le magazine littéraire*, *Les nouvelles littéraires* ou *Europe*, dont il a coordonné plusieurs volumes consacrés aux littératures nordiques, sans oublier bien sûr les parutions universitaires, au premier rang desquelles figurent les *Études germaniques* auxquelles il a collaboré régulièrement depuis la fin des années 1960 et pour laquelle il a dirigé des numéros thématiques consacrés au monde nordique en plus de ses régulières « chroniques des études scandinaves »...¹⁸ Entre 2012 et 2016 les Éditions Riveneuve ont publié en trois imposants volumes une sélection d'articles choisis par l'intéressé – ses miscellanées...¹⁹

On ne peut clore cette évocation de la carrière de Régis Boyer sans mentionner sa participation régulière aux colloques internationaux, notamment l'*International Saga Conference*, qui se tient depuis 1971 et qui est l'une des manifestations majeures dans le domaine des études nordiques médiévales. Il a organisé la cinquième conférence qui s'est tenue à Toulon en 1982 sur le thème des « Sagas de chevaliers ».²⁰ Plus

17. Hans Christian Andersen : *Œuvres I et II*, Paris : Gallimard (= Bibliothèque de la Pléiade), 1992-1995 ; Henrik Ibsen : *Théâtre, ibid.*, 2006 ; Søren Kirkegaard : *Œuvres I et II* (en collaboration avec Michel Forget), *ibid.*, 2018.

18. Sont ainsi parus « Littérature d'Islande » (mars 1983), « Littérature de Norvège » (mars 1987), « Littérature suédoise » (avril 1994), « Littérature du Danemark » (octobre 1996), « Henrik Ibsen », (avril 1999), « August Strindberg » (octobre 2000) et « Mythe & Mythologie du Nord ancien » (août-septembre 2008).

19. *Mythes et religions scandinaves* (2012), *Histoires nordiques centrées sur les Vikings et l'Islande* (2014) et *Les littératures scandinaves* (2016), Paris : Riveneuve éditions. La plus complète des bibliographies de Régis Boyer est parue dans le volume d'hommages qui lui fut offert à l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire, *Hugur. Mélanges d'histoire, de littérature et de mythologie offerts à Régis Boyer*, Textes recueillis par Claude Lecouteux (avec la collaboration d'Olivier Gouchet), Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, p. 11-32.

20. *Les Sagas de chevaliers* (Riddarasögur), *Actes de la V^e Conférence Internationale sur les Sagas (Toulon, Juillet 1982)*, éd. Régis Boyer, série Civilisations, 10, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1985.

récemment, il avait organisé à la Sorbonne un colloque sur les *Vikings, premiers européens*.²¹

De la démythification des sagas

L'un des enseignements principaux de Régis Boyer, était qu'il fallait d'abord démystifier et démythifier cette vision des choses et remettre à leur place des vérités premières beaucoup plus prosaïques. Il développait de ce fait une définition restrictive et historiquement précise du genre, le distinguant de la plus ancienne et plus mythologique littérature des Eddas et de la poésie scaldique, où des traces antérieures à la christianisation du Nord sont encore palpables. « Saga » (pluriel *sögur*) désigne alors un récit écrit (même si les sources pouvaient être orales), en prose, développé par des auteurs principalement islandais (même s'il y a des sagas extra-islandaises) de l'époque médiévale rapportant les hauts-faits de personnages parfois morts depuis plusieurs siècles et dont la vie hors du commun méritait d'être racontée pour son caractère exemplaire (« *sagolik* »), mais aussi pour le pur plaisir du lecteur (« *til gamans* »).²² Même s'il s'est agi d'une production tout à fait spécifique de la culture islandaise et scandinave, cette littérature n'était cependant pas à déconnecter complètement du reste de la littérature européenne antérieure et contemporaine, qui lui avait bien souvent servi de modèle sur la forme sinon sur le fond. En effet, un esprit d'une culture aussi profonde et aussi universelle que Régis Boyer, ne pouvait que constater l'évidence du lien entre les diverses formes de la littérature médiévale européenne (vies des saints, légendes dorées, chansons de geste, romans courtois, généalogies...) et leur déclinaison scandinave.

On retrouve ainsi derrière ce terme de saga une littérature très variée : traductions, adaptations, compositions originales, religieuses, séculières, historiques, sur le passé, contemporaines, avec la présence ou non du surnaturel. Afin de rendre compte de cette diversité, différentes catégories ont été mises en place.²³

21. *Les Vikings, premiers européens, VIII^e-XI^e siècle. Les nouvelles découvertes de l'archéologie*, dirigé par Régis Boyer, Paris : Éditions Autrement, « collections Mémoires », n° 119, 2005.

22. *Sagolik* signifie « digne d'être raconté dans une saga », mais signifie aussi en langage moderne « fantastique », « extraordinaire ». *Til gamans*, de l'islandais : « pour l'agrément, pour la joie ».

23. Nous pouvons également noter les *þættir* (singulier *þáttur*), récits narratifs courts indépendants dont plus d'une centaine nous sont parvenus. Il ne s'agit pas d'une catégorie de saga, mais d'un genre qui leur est lié et duquel il est parfois difficile de les distinguer. Certaines *þættir* sont parfois incluses au sein des différentes catégories de sagas. Régis Boyer parle à leur propos de sagas miniatures dont il a publié une sélection en 1999. Régis Boyer : *Les Sagas miniatures (thættir)*, Paris : Les Belles-Lettres, 1999.

Les *heilagra manna sögur* (« sagas des saints ») et les *postola sögur* (« sagas des apôtres ») font partie des plus anciennes sagas dont plus d'une centaine nous sont parvenues. Ainsi, les plus anciennes versions des *postola sögur* remontent, pour les originaux, au début du XII^e siècle. Comme son nom l'indique, ce groupe de sagas se concentre sur la vie des apôtres tels que Pierre, Paul, André, etc. Les *heilagra manna sögur* sont un genre littéraire important qui date également du XII^e siècle et qui se poursuit jusqu'au XV^e. Il s'agit de traductions anonymes de vies latines ou de compositions originales nordiques qui se retrouvent aussi bien au Danemark qu'en Norvège ou en Suède. Steinunn Le Breton propose de s'intéresser à ces deux catégories dans son analyse de la *Clemens saga* et des rapports qu'elle entretient avec la *Pétrs saga postola* I.²⁴ Une autre catégorie de saga a pour objet les figures religieuses, il s'agit des *biskupa sögur* (« sagas des évêques »). Ces hagiographies d'évêques ayant vécu entre le XI^e et le XIV^e siècle datent du début du XIII^e siècle et se poursuivent jusqu'au XIV^e. Les rédacteurs de plusieurs de ces sagas ont donc été contemporains des évêques en question. Ces *biskupa sögur* sont un des premiers objets d'études de Régis Boyer qui les avaient analysés dans sa thèse *La Vie religieuse en Islande entre 1116 et 1264, d'après la Sturlunga saga et les sagas des Évêques*, publiée en 1979.

Les *konungasögur* « sagas royales » forment une autre catégorie qui présente l'histoire des rois scandinaves entre le IX^e et le XIII^e siècle. Mis à part l'*Ynglinga saga* qui rattache les rois norvégiens aux origines légendaires de la royauté suédoise, aucune saga royale ne traite spécifiquement de la Suède. Il s'agit donc principalement de sagas sur les rois norvégiens et danois avec quelques récits sur les colonies nordiques comme l'*Orkneyinga saga*, la *Færeyinga saga* ou la *Jómsvíkinga saga*. Cette catégorie date de la fin du XII^e siècle et se fonde sur la poésie scaldique, sur les vies latines de saints ainsi que sur les biographies primitives. L'œuvre la plus connue est la *Heimskringla* de Snorri Sturluson qui rassemble plusieurs sagas royales norvégiennes dont la *Saga de saint Óláfr* traduite par Régis Boyer en 1983 qui la considérait comme « le fleuron du recueil ».²⁵ Les *konungasögur* font parties des sagas les plus populaires et ont influencé des auteurs tel qu'Ibsen comme l'analyse Florence Chapis dans son article sur *Les Prétendants à la couronne (Kongs-Emnerne)* et la *Håkon Håkonssons saga*.

Toutefois, la catégorie la plus célèbre reste les *íslendingasögur* (« sagas des Islandais »), intrinsèquement liée au travail de Régis Boyer en France avec notamment sa publication dans la Pléiade. Ce corpus comprend

24. *Infra*, p. 171-186.

25. Régis Boyer : *La Saga de saint Óláfr*, Paris : Payot, 1983. Voir également sa traduction de la *Haralds saga Sigurdaronar* : *La Saga de Harald l'Impitoyable. Haralds saga Sigurdaronar, tirée de la Heimskringla de Snorri Sturluson, traduite, présentée et annotée par Régis Boyer*, Paris : Payot, 1979.

une quarantaine de sagas qui traite des familles islandaises ayant vécu entre 870 et 1050, la majorité s'intéressant à la période des premières générations d'Islandais entre 930 et 1030. À l'exception d'*Egil's saga*, les événements relatés ont principalement lieu en Islande, avec des voyages dans d'autres territoires. Les *íslendigasögur* furent composées entre la fin du XII^e et le début du XV^e siècle. Si elles s'intéressent à la généalogie et à l'histoire, elles ne doivent cependant pas être prises comme des documents historiques, une question qui a fait l'objet de grands débats. Trois auteurs de ce numéro d'hommage abordent ce genre : Torfi Tulinius, qui offre de nouvelles perspectives sur l'opposition entre attitudes chrétiennes et païennes dans les *íslendigasögur*; François Emion, avec la *Gísla saga Súrssonar* qu'il compare à la Saga de Hákon; et Patrick Gelpa, avec son analyse de la *Bjarnar saga Hítðælakappa*.²⁶

Ce qui différencie les *samtíðarsögur* (« sagas des contemporains ») des *íslendigasögur* n'est ni le lieu de composition ou de l'action, mais leur époque. En effet, les *samtíðarsögur* sont des chroniques qui rapportent les événements ayant eu lieu en Islande entre le XII^e et le XIII^e siècle. Leurs auteurs qui sont, à l'inverse de ceux des *íslendigasögur*, pour la grande majorité connus, sont proches, voire contemporains des faits qu'ils décrivent. La *Sturlunga saga*, œuvre sur laquelle Régis Boyer avait travaillé lors de sa thèse puis traduite en 2005, fait partie de cette catégorie.²⁷

À l'inverse des précédentes catégories, les *fornaldarsögur* (« sagas des temps anciens ») se situent dans une période ancienne dont les dates ne sont pas spécifiées si ce n'est pour indiquer que les faits se déroulent avant la colonisation de l'Islande. Cette trentaine de sagas d'origine islandaise date d'entre le milieu du XIII^e et le XV^e siècle et se fonde sur des thèmes héroïques traditionnels. L'action peut se dérouler à la fois en Scandinavie et en dehors comme en France, en Irlande, en Grèce ou en Russie. On y trouve notamment la présence d'êtres surnaturels (nains, elfes, géants), de la magie et des divinités. Les *fornaldarsögur* sont, entre autres, influencées par la poésie eddique, mais également par les romans courtois français et par les ballades nordiques. Deux sous-catégories sont généralement proposées : les récits d'aventures et les légendes héroïques, même si certaines sagas (telle que la *Gautreks saga*) sont difficiles à classer uniquement dans l'une ou l'autre sous-catégorie. La *Völsunga saga* qui traite du clan des Völsungar et du cycle Sigurdr, est l'une des grandes représentantes de ce genre; elle avait fait l'objet d'une étude par Régis Boyer en 1997.²⁸

26. *Infra*, respectivement p. 151-169, 199-215, 216-232.

27. Régis Boyer : *La Saga des Sturlungar, traduite de l'islandais ancien, présentée et annotée par Régis Boyer*. Paris : Les Belles Lettres, Classiques du Nord, 2005.

28. Régis Boyer : *Les Sagas légendaires*, Paris : Les Belles-Lettres, Collection Vérité des mythes, 1997. Voir également sa traduction de la *Hervarar Saga : La Grande Saga héroïque. La Saga de Hervör et du roi Heidrekr*, Paris : Berg International, 1987.

La dernière catégorie de sagas que nous proposons d'examiner est les *riddarasögur* (« sagas des chevaliers »). Il s'agit de traductions et d'adaptations en prose des romans courtois, des lais, des chansons de geste et des romans d'aventures. Il existe également des compositions originales islandaises et norvégiennes datant notamment du XIII^e et du XIV^e siècle. Ce genre est notamment lié au règne de Hákon Hákonarson (121-1263) qui en commissionna plusieurs. Parmi ces sagas, on trouve : la *Karlmagnús saga* (« Saga de Charlemagnes ») ; l'*Ívens saga* (« Saga d'Yvain ») ou encore la *saga Af Tristram ok Ísodd* (« Saga de Tristram et Isönd ») que Régis Boyer avait traduite.²⁹ Certaines de ces sagas préservent des romans courtois aujourd'hui perdus, comme le présente Ingvil Budal dans son article sur les relations littéraires entre la France et la Scandinavie au Moyen Âge.³⁰

Non, les « sagas » n'étaient pas des produits exclusivement autochtones, purs d'influences extérieures, comme l'aurait voulu les amateurs de matières extraordinaires et spectaculaires. Non, elles n'étaient pas des textes pré-chrétiens issus des âges sauvages du paganisme. Du reste, la mentalité islandaise – et scandinave en général – n'était guère portée sur l'affabulation. Voilà qui dégrisait singulièrement le néophyte qui assistait aux cours de Régis Boyer sur les « sagas », dans le vain espoir de plonger dans un monde dont la représentation qu'il s'en faisait s'apparentait plus à l'« *heroic fantasy* » qu'au sobre laconisme des récits médiévaux islandais.

Ce malentendu, que Régis Boyer s'efforçait toujours de combattre avec la vigueur qu'on lui a connue et la rigueur d'un grand traducteur des textes, était aussi – il était du reste le premier à le souligner – le résultat d'une confusion liée à l'acception beaucoup plus large – et non plus seulement historique – que ce terme de « saga » avait prise dans la conscience collective et le vocabulaire usuel des peuples scandinaves à l'époque moderne. Le mot « saga » désigne en effet dans la plupart des langues contemporaines du Nord tout simplement le « conte », qu'il soit de fées ou de ma mère l'Oye, conte de bonnes femmes, conte pour enfants sages, conte de croquemitaine à faire peur. Certes, H.C. Andersen (1805-1875), l'un des créateurs les plus célèbres du genre, préférerait employer – peut-être parce qu'il ne destinait pas ses récits aux enfants – le terme d'« *eventyr* », cependant, du côté suédophone, Zacharias Topelius (1818-1898) – qui était Finlandais – et ses disciples parlaient bien de « *sagor* » (pluriel suédois de « saga » plus authentiquement scandinave que « sagas » avec un « s », barbarisme qui faisait hausser les épaules à Régis Boyer, conscient cependant que cette flexion peu orthodoxe était

29. Régis Boyer : « Frère Robert. La saga de Tristram et d'Isönd, texte traduit, présenté et annoté par Régis Boyer », *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, dans Christiane Marchello-Niza (dir.), Paris : Gallimard (= Bibliothèque de la Pléiade), 1995, p. 781-920.

30. *Infra*, p. 187-198.

la rançon du succès du genre auprès du public et des éditeurs).³¹ Quant aux Norvégiens, ils employaient les deux termes, comme en témoigne le recueil des contes collectés par Peter Christen Asbjørnsen (1812-1885) et Jørgen Moe (1813-1882) et publiés entre 1845 et 1848 sous le titre de *Norske Huldre-Eventyr och Folkesagor (Histoires de huldres et Contes Populaires)*.³²

L'éventail d'interprétation est ainsi large entre la « saga » islandaise *stricto sensu*, qui fait peu de place à l'affabulation et à l'hyperbole, et le conte qui laisse le plus souvent cours à une imagination fantastique ou débridée. Pour ajouter à la confusion du public non éclairé, un autre sens du mot « saga » vient se placer entre les deux premiers, celui qu'il a pris communément dans le monde contemporain, au moins depuis le célèbre roman fleuve de John Galsworthy (1867-1903, prix Nobel 1932) *Forsytes saga* (publié en anglais entre 1906 et 1922, puis pour la suite entre 1924 et 1928) prudemment (et partiellement) traduit en français en 1993 sous le titre *Histoire des Forsytes*. Ce cycle de romans avait été largement popularisé par le cinéma (avec Erroll Flynn dans un des rôles principaux) et surtout, à la fin des années 1960, puis en 2002, par un feuilleton télévisé anglais, intitulé en français *La Dynastie des Forsytes*. On voit par là que l'introduction et l'usage du terme de « saga » dans la langue française ne semblaient pas aller de soi jusqu'à une période assez récente alors qu'il avait pénétré plus largement et plus tôt dans le monde anglo-saxon. L'acclimatation et la consécration de ce vocable en France apparaît en revanche très clairement avec la traduction du roman-fleuve de Vilhelm Moberg *Utvandrarna – Invandrarna – Nybyggarna – Sista brevet till Sverige*, traduit par Philippe Bouquet sous le titre de *Saga des Émigrants*, alors que le mot de « saga » n'apparaît pas dans la version originale suédoise. Par « saga » on entend dès lors un peu partout, dans ce cadre assez peu précis, tout récit montrant l'évolution dans un temps long d'une dynastie familiale ou autre, avec ses hauts et ses bas, ses bons et ses méchants, ses gloires et ses turpitudes. Si ce genre d'écriture reprend certains aspects de la tradition narrative des anciens textes islandais, il s'en distingue cependant au moins par un singulier manque de concision. Ce type de récit a bien sûr constitué un schéma idéal pour de grandes fresques littéraires, cinématographiques ou télévisuelles. La plupart des séries télévisées actuelles fonctionnent sur ce modèle, avec le succès que l'on connaît. Selma Lagerlöf elle-même avait – encore modestement – lancé le mouvement avec sa *Gösta Berlings saga (Saga de Gösta Berling)*.³³ Nous sommes là au croisement des sens entre « saga » histoire,

31. Régis Boyer : Hans Christian Andersen : *Œuvres*, textes traduits, présentés et annotés, Paris : Gallimard (= Bibliothèque de la Pléiade), 1992, 2 vol.

32. Traduction du titre norvégien d'Antoine Guémy. Une « huldre » est une figure maléfique des forêts, apparentée aux goules et aux succubes.

33. *Gösta Berlings saga* fit l'objet d'une adaptation cinématographique par le réalisateur Mauritz Stiller dès les années vingt (1924), avec notamment l'actrice Greta Garbo. Le titre

légende et « saga » cycle romanesque, puisque le roman en question est constitué d'un chapelet d'histoires distinctes réunies dans un récit cadre, mais que certaines figures prennent des dimensions quasi légendaires et fantastiques, même si ce n'est que sur le plan local du fond de la province suédoise éloignée du Värmland. Si Zola ou même Martin du Gard avaient vécu plus tôt, nul doute que leurs grandes suites romanesques se fussent appelées « La Saga des Rougon-Macquart » ou « La Saga des Thibaut ». Plus près de nous, nous trouvons la *Saga du Seigneur des anneaux*, celle de *Star wars* ou celle de *Harry Potter*. Ajoutons que le terme s'est ensuite, pour comble de confusion, abâtardi au point d'être employé à tout va dans n'importe quel contexte commercial ou publicitaire, pour désigner une évolution hors du commun et quelque peu « abracadabrantique » de n'importe qui ou de n'importe quoi : « la saga d'Ikea » ou la « saga du Tour de France », ce qui faisait rire à chaudes larmes Régis Boyer, qui collectionnait avec délectation ce genre de perles.

Raconte-moi une saga...

Comment alors réconcilier ces formes si différentes qui ont cours sous un même vocable au sein des littératures nordiques ? La solution réside à l'évidence dans l'étymologie même du mot – ce qui n'a échappé à personne parmi les spécialistes – et surtout pas à Régis Boyer. En effet, c'est une banalité que de dire que « saga » vient du verbe ancien scandinave « segja » qui, comme dans la plupart des langues germaniques (*to say, sagen, zegen, säga*, etc.), signifie tout simplement « dire ». À partir de là, les choses s'éclairent un peu : une « saga » (éventuellement « *sägen* » comme chez Selma Lagerlöf : *En herrgårdssägen*, [*Une Histoire de manoir*] de 1889) est un « dit », comme l'on disait en ancien français (« *Le dit d'Aucassin et Nicolette* »), c'est-à-dire une histoire, éventuellement une fable, ou un conte, pourquoi pas une légende. Les Islandais en ont fait jadis un genre à part, avec ses règles particulières, l'usage commun de la langue, lui, est plus tolérant.

Ce détour par l'étymologie a le mérite supplémentaire de nous renvoyer à l'oralité, oralité suggérée plus que réelle puisqu'il s'agit à chaque fois, ne l'oublions pas, de littérature écrite. À travers ce mot de « saga », se révèle en effet l'origine orale néanmoins plus que probable des sources anciennes, celles que l'on retrouve justement dans les *Eddas* ou les vestiges de poésie scaldique (qui constituent les textes les plus anciens), ou plus tard dans les collections de *folklore* effectuées par les romantiques du Nord à la suite des frères Grimm et d'Arnim et Brentano.³⁴ Par ailleurs,

français du film était, de façon significative « *La Légende de Gösta Berling* », tandis que les Anglo-Saxons affichaient « *The Saga of Gösta Berling* ».

34. L'oralité des sagas est un débat qui a marqué plusieurs générations de chercheurs et qui remonte au début du xx^e siècle avec, entre autres, Björn Magnússon Ólsen. Andreas

l'étymologie du terme de « saga », et c'est probablement le point le plus important, rend très clairement perceptible une tendance dominante et constante à travers les époques, de cette littérature, qui est en premier lieu de « raconter ». C'est là sans doute que réside la grande leçon que nous a donnée Régis Boyer sur les littératures du Nord, cette leçon qu'il répétait sans cesse, et qui pour lui constituait le dénominateur commun de presque toutes les œuvres de la littérature scandinave, et leur caractère-même : la littérature scandinave est avant tout une littérature de conteurs.³⁵

Le « manuel » d'« *Histoire des littératures scandinaves* » que nous a légué Régis Boyer (on serait presque tenté de persifler et d'utiliser ici aussi le terme de « saga », tant l'écriture en est enjouée et la lecture passionnante), nous fournit l'illustration parfaite de cette leçon : tous les grands écrivains du Nord ont été principalement de grands conteurs.³⁶ Sans parler des auteurs de contes proprement dits, déjà évoqués plus haut, il est une majorité d'auteurs pour qui cette dimension va de soi comme – pour ne citer que les plus célèbres et les plus traduits dans le reste du monde – Selma Lagerlöf (1858-1940, Prix Nobel 1909), Aleksis Kivi (1834-1872), Verner von Heidenstam (1859-1940, Prix Nobel 1916), Hjalmar Bergman (1883-1931), Knut Hamsun (1859-1952, Prix Nobel 1920), Sigrid Undset (1882- 1949 Prix Nobel 1928), Martin Andersen Nexø (1869-1954), Halldór Laxness (1902-1998, Prix Nobel 1955), Karen Blixen (1885-1962), Thorkild Hansen (1927-1989), Vilhelm Moberg (1898-1973), Göran Tunström (1937-2000), Herbjørg Wassmo (1942-), Arto Paasilinna (1942-2018). S'il l'on voulait être équitable, la liste serait interminable et au moins aussi fournie que le manuel de Régis Boyer. La présence parmi tous ces auteurs de plusieurs prix Nobel de littérature est un marqueur intéressant de leur notoriété populaire, que l'on attribuera plutôt à ce talent universellement compréhensible de conteurs qu'à un favoritisme local dans les choix de l'Académie suédoise. On notera par ailleurs que dans les œuvres de beaucoup de ces écrivains, on retrouve une diction qui cherche à rendre, parfois à simuler, l'oralité. C'est notamment très clair chez Selma Lagerlöf, que l'on brocarde parfois gentiment comme

Heusler formula l'opposition entre deux théories : la *Freiposa* qui propose une origine orale des sagas, et la *Buchprosa* qui perçoit les sagas comme des créations littéraires qui se fondent sur des traditions orales sans liens. La réalité est plus complexe qu'une simple opposition qui ne peut s'appliquer à l'ensemble des sagas. De plus, un enchevêtrement entre tradition orale et création écrite peut avoir lieu au sein d'une même œuvre. Voir : Andreas Heusler : *Die Anfänge der isländischen Saga*, Berlin : G. Reimer, 1914

35. Intentionnellement, le périmètre géographique plus proprement « scandinave » a été dans cet article étendu à l'ensemble des pays nordiques, qui ont beaucoup de traits de culture en commun. C'est pourquoi les listes d'auteurs cités incluent des Finlandais, qu'ils soient de culture suédophone, comme Tove Jansson ou Zacharias Topelius, ou finnoise, comme Aleksis Kivi ou Arto Paasilinna.

36. Régis Boyer : *Histoire des littératures scandinaves*, Paris : Fayard, 1996.

« *sagotant* ».³⁷ La littérature pour la jeunesse dans laquelle les pays du Nord se sont particulièrement illustrés, manifeste naturellement au plus haut point cette tendance. Il n'est que de penser – pour ne citer là encore que les plus célèbres –, à Astrid Lindgren (1907-2002) ou à Tove Jansson (1914-2001), la créatrice des *Mumines*.

Ces qualités de conteurs expliquent également sans doute le succès mondial récent des auteurs du Nord dans cette forme moderne du conte ou de la « *saga* » que sont devenus les romans policiers. On pourra s'amuser ici à retrouver dans ce genre littéraire les définitions diverses de la « *saga* », depuis la sombre réalisation d'un destin tragique jusqu'aux aspects d'histoires à faire peur, en passant par la « *saga* » du détective, déclinée au long des romans en série de Maj Sjöwall (1935-) et Per Wahlöö (1926-1975), Henning Mankell (1948-2015), Arnaldur Indriðason (1961-), ou dans la *saga Millenium* (2005-2007) du Suédois Stieg Larsson (1954-2004), l'un des plus gros succès mondiaux de librairie de ces dernières années.

On pourrait ajouter que, même les écrivains que l'on identifie comme auteurs dramatiques ou comme poètes, se distinguent souvent par leur qualité de conteurs. Bjørnsson, Ibsen ou Strindberg, pour prendre les noms les plus connus, sont eux aussi de grands conteurs d'histoires et il n'est point besoin d'aller chercher pour s'en convaincre jusque dans les « *sagospel* » (au sens propre « pièces-sagas », c'est-à-dire ici « pièces-contes », drames légendaires ou féeriques, au sens où l'entendait Maeterlinck) que sont *Peer Gynt*, *Svanehvit* (*Blanche-cygne*, une pièce de Strindberg), ou encore *Påsk* (*Pâques*), *Till Damaskus* (*Le Chemin de Damas*). Strindberg, encore lui, se révèle dans ses romans et ses nouvelles (moins connues hors de Suède que son œuvre de dramaturge) un conteur de premier ordre. Même dans le domaine de la musique, les compositeurs du Nord se distinguent par une écriture narrative, qu'il s'agisse d'Edvard Grieg (1843-1907), de Jean Sibelius (1865-1957), d'Hugo Alfvén (1872-1960) ou de Lars Erik Larsson (1908-1986). Quand ils ne reprennent pas les épopées légendaires nationales, ils s'illustrent par des poèmes symphoniques assez figuratifs. Le propos n'est pas ici d'être exhaustif ni d'aller plus avant dans les exemples. Ce serait impossible tant la matière est vaste. Nous nous contenterons de constater que les ambiguïtés soulevées par la traduction, la transposition et l'utilisation du mot et du concept éminemment problématiques et polysémiques de « *saga* » nous ont permis de faire ressortir ce qui est sans doute – sous une apparente humilité dans les objectifs mais avec une très grande exigence dans les savoir-faire – la qualité première des littératures du Nord, que soulignait Régis Boyer : elles maîtrisent à la perfection l'art

37. « *Sagotant* » terme suédois désignant une vieille femme qui raconte des histoires, la « ma mère l'Oye » locale en quelque sorte.

de narrer des histoires. On pourrait ajouter : et c'est par là même qu'elles ont su trouver un public aussi vaste, qui n'aime rien tant que de « s'en laisser conter ». ³⁸

Épilogue d'une saga

Le nom de Régis Boyer est donc associé à ce travail considérable de faire connaître ce qu'il aimait appeler les « Lettres du Nord » en France, à la rendre accessible et à leur donner du sens. Il a contribué de façon significative à la fascination des lecteurs français pour la culture scandinave en se plaçant sous le double signe d'un « boréalisme » dont les premières traces scripturales remontent à l'Antiquité et d'une modernité esthétique portée aux yeux des Français par les dramaturges Henrik Ibsen et August Strindberg. ³⁹ On a pu dire avec humour que, lorsque Régis Boyer a été invité par Bernard Pivot dans son émission « Apostrophes » à présenter *Les Sagas islandaises* dans la Pléiade, que tous les Français avaient alors mis un casque à corne sur la tête. Si cette boutade reprend justement l'imaginaire *boréaliste* traditionnellement associé à la culture nordique médiévale, il reste que Régis Boyer réalise le tour de force de donner à la littérature norroise un statut comparable aux plus belles créations artistiques de l'Europe médiévale.

Régis Boyer fut également un formidable enseignant qui savait rendre un cours vivant et passionner son auditoire. Il avait pris sa retraite en 2001, mais revenait de temps à autre faire une conférence à l'université et continuait d'impressionner de nouvelles générations d'étudiants, séduits par l'aisance de son élocution, par son érudition, et son humour asséné d'une voix rocailleuse... Il était toujours disponible et ne manquait jamais de répondre sur le champ, même lorsque le courrier n'était pas encore devenu électronique, à ceux qui le sollicitaient. C'est notamment grâce à Régis Boyer que l'enseignement des langues et des cultures scandinaves connaissent aujourd'hui un développement important à la Sorbonne. L'offre de cours (islandais moderne, linguistique diachronique, vieil islandais, civilisation médiévale, runes et mythologie nordique, littérature nordique médiévale et moderne, etc.) se place dans la continuité de ce que Régis Boyer avait semé en tant que professeur. Il serait sans doute heureux de savoir qu'un cours de runologie et un cours de féroïen viennent d'ouvrir et accueillent un grand nombre d'étudiants. D'une façon plus générale le succès croissant des études nordiques à la Sorbonne (le

38. L'impact et la production considérables des littératures du Nord, comparés à leur situation périphérique et rapportés au faible nombre d'habitants des pays qui les ont vus naître, ne peuvent que frapper l'observateur extérieur.

39. Voir notamment Sylvain Briens & Pierre-Brice Stahl (dir.) : *Boréalisme.2.0, Études germaniques*, 2018, 2.

nombre d'étudiants a été multiplié par quatre ces dix dernières années) répond à une fascination qui semble toujours plus forte pour la culture scandinave en France, que ce soit la littérature et le cinéma (à travers notamment le phénomène du « Nordic Noir »), pour la musique, le *design*, les beaux-arts ou encore le modèle politique.

Régis Boyer fut plus qu'un enseignant, un chercheur et un traducteur acharné : il fut un passeur, une désignation qu'il affectionnait particulièrement. Mais laissons-le l'exprimer de ses propres mots :

Mais qu'il me soit permis de dire que je ne regrette pas la façon dont le Destin, avec majuscule, aura mené ma carrière, ma vie. J'aurai été un professeur heureux, un chercheur heureux, un « passeur » (ce terme m'a toujours enchanté) heureux. Que puis-je dire de plus?⁴⁰

Régis Boyer s'est éteint le 16 juin 2017...

40. *Au nom du Viking* (note 3), p. 57.